

Un parcours similaire : Des *Nouvelles orientales* aux *Nouvelles asiatiques* de Gobineau

SADJEDI Tahmouress

Université de Téhéran et ReCeLLT

Tsajedi1330@ut.ac.ir

Résumé

C'est au tout début de sa carrière littéraire que Marguerite Yourcenar accorde un intérêt tout particulier à l'Orient et aux textes orientaux. C'est aussi grâce à son voyage en Grèce, à la porte de l'Orient, et à ses séjours prolongés dans ce pays qu'elle décide de faire un recueil de *Nouvelles orientales*, rappelant non seulement les *Nouvelles asiatiques* de Gobineau, mais aussi le séjour de celui-ci à Athènes et ses relations avec quelques athéniennes. Au fait, l'œuvre de Gobineau est son expérience vécue, et celle de Yourcenar et sa découverte de l'Orient suivent en quelque sorte un parcours similaire. Dans l'article présent, nous allons donc examiner ces deux recueils de *Nouvelles*, les mettre en parallèle et faire ainsi connaître les origines de chacune d'entre elles où la dimension géographique a aussi sa raison d'être.

Mots-clés: Yourcenar, *Nouvelles orientales*, Gobineau, *Nouvelles asiatiques*, aspects géographiques.

Introduction

La carrière diplomatique d'Arthur de Gobineau, qui coïncide avec sa vocation littéraire, le conduit d'abord en Perse et puis en Grèce. C'est deux étapes sont très importantes dans sa carrière littéraire, car ces deux pays historiques lui inspirèrent des études qui furent ensuite diversement appréciées. Tandis que la Perse lui fournit l'occasion de présenter ses chefs-d'œuvre historiques et littéraires, la Grèce moderne l'amène, pour un autre motif, à écrire seulement des nouvelles qui montrent cependant sa verve narrative. De toute façon, Gobineau est reconnu, avec ses recueils de nouvelles en partie exotiques, pour un grand nouvelliste de la littérature française de la seconde moitié du XIX^e siècle, d'où son influence sur le siècle suivant, d'où aussi le renouveau de ses *Œuvres* dans ce siècle même et l'émergence d'un certain nombre de disciples, notamment Romain Rolland qui lui consacre un numéro spécial sa revue *Europe*, 1^{er} octobre 1923.

Quant à Marguerite Yourcenar, elle est, à cette époque-là, une grande lectrice des œuvres de Rolland, et selon ses propres termes, elle doit sa formation à cette belle âme (Savigneau, 1990, p. 84) et puis à l'encouragement de l'écrivain indien Rabindranath Tagore (*Ibid.*, p. 103). Rolland, contemporain de Gobineau, l'aimait en tant que narrateur, et Yourcenar, contemporain de Rolland, aimait ce dernier en tant que grand écrivain, celui qui a signé *Jean-Christophe* (1903-1912) et *Au-dessus de la mêlée* (1915).

Gobineau avait passé les meilleures années de sa vie en Perse et en Grèce, où il avait fait la connaissance des sœurs athéniennes, Zoé et Marie Dragoumis, et Yourcenar, qui avait passé une bonne partie de sa jeunesse aventureuse à Athènes y avait découvert non seulement l'Orient mais aussi un Gobineau philhellène. En effet, elle avait, dans cette capitale, découvert les lettres de ces deux sœurs à Gobineau, et à Paris, elle avait lu ses *Nouvelles asiatiques*. La publication, par Yourcenar, des lettres de ces deux sœurs à Gobineau, fait d'elle une gobiniste de première heure, et la lecture de ses *Nouvelles asiatiques*

lui inspire la publication, à l'instar de ce dernier, ses *Nouvelles orientales*.

C'est dans cet esprit que nous allons examiner les origines des nouvelles de Gobineau et puis celles de Yourcenar et démontrer que si chez le premier écrivain la verve narrative et le style comptent – le même style qui, en 1957, a amené Michael Riffaterre à y consacrer un grand essai – dans le second, seul le style assure la continuité entre les nouvelles. (*Ibid.*, p. 209).

Lors de sa première mission (1855) en Perse et au moment où il visite la ville de Damavand, près de Téhéran, Gobineau écrit sur le coup : « *Il n'y a rien de plus beau au monde que ce ciel iranien, si comblé d'étoiles, si brillant, si pur et si doux* » (Gobineau, 1987, t. 3, p. 1175). Et quelques mois plus tard, il affirme encore : « Je sais bien que revenu en Europe, je pleurerai l'Asie tout le reste de ma vie » (*Ibid.*, p. 1176). Mais lors de sa seconde mission (1861), il va plus loin dans ses manifestations de joie et écrit à sa sœur : « ... *et je suis débarqué en Perse, où tout a été le mieux du monde. Là, j'étais de retour chez moi* » (*Ibid.*, p. 1177).

Avec mille et un souvenirs et rêves, il quitte Téhéran, mais lorsque, quelque temps après, il est nommé ministre de France à Athènes (1864), il trouve facilement les moyens de sortir de "l'orientalisme" (*Ibid.*, t. 2, p. LXXI) créé par sa solitude de Téhéran et sa passion pour la Perse antique et moderne, et de consacrer son temps à l'histoire du Moyen-âge, laquelle avait déjà constitué le cadre de son roman historique, *L'Abbaye de Typhaines* (1849), où il avait décrit "la révolte du peuple de Typhaines au XII^e siècle contre son seigneur" (*Ibid.*, p. XLIV).

La ville d'Athènes et même la timide ambition de se porter candidat à l'Académie française, l'amènent en cette occurrence à la littérature (*Ibid.*, p. XLIX et p. 1194). Ses amis proches, comme Prosper Mérimée, l'incite à écrire plutôt des œuvres littéraires que de faire des travaux d'orientalisme (*Ibid.*, p. 1195; t. 3, p. 1180). Aussi se met-il à écrire des nouvelles dont les trames ne sont que ses

propres expériences (*Ibid.*, p. XLIX). Il affirme alors d'avoir "inventé à Athènes, cette manière de nouvelles» (*Ibid.*, p. XLIX) qu'il a "la prétention de donner pour originales" et "bien à lui" (*Ibid.*).

En effet, il voyage en Grèce, y fait une constatation importante sur la trace de la colonisation française dans ce pays, et écrit : "Ce qui me charme, ce sont les traces des ducs français d'Athènes, des princes de l'Achaïe et des barons champenois et bourguignons de l'Eubée. Nous avons encore ici une église bâtie par Guy de Laroche, champenois duc d'Athènes et qui était située au bout de la lice des tournois. La chapelle ducale était dans la pinacothèque de Polygnote à l'Acropole. Une grosse tour carrée est du même temps. Des armoires partout. A Daphné existent encore les restes d'un monastère bénédictin de Cîteaux" (*Ibid.*, p. XLIX). D'ailleurs, dans sa nouvelle, *Akrivie Phrangopoulo*, il peint "en quelques traits la société originale des petites îles de l'Archipel : il n'est guère de voyageur qui, passant par Naxos, n'ait évoqué Gobineau et ses personnages" (*Ibid.*, p. 1220). Au fait, cela s'est produit encore, de 1930 à 1932, et en conséquence, plusieurs écrivains-voyageurs français ont parlé de l'*Akrivie* de Gobineau (*Ibid.*).

Aussi l'idée de faire "un volume contenant trois ou quatre nouvelles dont la Grèce et Terre-Neuve sont théâtres" se développe-t-elle chez lui (*Ibid.*, p. 1196), l'amenant même à rappeler encore que : "C'est une forme que j'aime assez" (*Ibid.*). Au fait, ses *Souvenirs de voyage* (1872), où figurent ses trois nouvelles, *Le Mouchoir rouge*, *Akrivie Phrangopoulo* et *La chasse au caribou*, sont en partie la mise en pratique de cette même "forme" tant évoquée dans ses lettres privées. De surcroît, il choisit, pour ses *Souvenirs de voyage*, "un sous-titre, *Céphonie, Naxie, Terre-Neuve*, imprimé en corps plus importants, donne une allure géographique" (*Ibid.*, p. 1195).

L'originalité de l'art du nouvelliste y est manifeste en sorte qu'un ami expert en la matière, Anton Prokesch-Osten, lui écrit ainsi : « *C'est une nouvelle et bonne façon d'écrire l'histoire, c'est-à-dire de peindre les mœurs, la marche des pensées, l'impression du pays, l'essentiel*

et le stable dans l'homme, les nuances résultant des différences du temps, du métier qu'on fait...» (*Ibid.*). Il faut, d'ailleurs, ajouter que la mission de Gobineau à Terre-Neuve (1859), au Canada, lui a fourni l'occasion d'écrire son récit, *Voyage à Terre-Neuve* (*Ibid.*, p. 1199), et puis le transformer en une nouvelle, *La chasse au caribou*. De toute façon, dans les années 1922 et 1927, deux rééditions de ses *Souvenirs de voyage* seront publiées chez Bernard Grasset (*Ibid.*), le futur éditeur de Yourcenar.

Si les *Souvenirs de voyage* font connaître aux lecteurs quelques noms géographiques de la Grèce, tels que Céphalonie, l'antique Naxos, usuellement appelée Naxiou ou Naxo (*Ibid.*, p. 1228), Santorin, ou autres et mêmes rappeler le nom de Phrangopoulo, "descendant de Français" (*Ibid.*, p. 1231), le même que les Croisés appelaient «Francopoules" (Richard, *Le Royaume latin*, pp. 13 et 23), les *Nouvelles asiatiques* (1876), qui vont les suivre, feront connaître la Perse et les pays avoisinants. Ici les expériences vécues avaient déjà donné lieu à la publication de *Trois ans en Asie* (1859), livre qui passait par être un réservoir de récits et d'histoires (Gobineau, *Œuvres*, t. 3, p. 1191). C'est l'avis fondé du grand gobiniste, Jean Hytier, qui a même enseigné à Téhéran.

Les Nouvelles asiatiques comportent six histoires, à savoir *La Danseuse de Shamakha*, Caucase; *L'Illustre Magicien*, Perse; *Histoire de Gambèr-Aly*, Perse; *La Guerre des Turcomans*; *Les Amants de Kandahar*, et *La Vie de voyage*. Comme on peut le constater, Gobineau a ajouté, aux trois premières nouvelles, le lieu de l'action, et par inadvertance, pour les trois autres, les précisions géographiques manquent (*Ibid.*, p. 1170). Au fait, cela est dû à son éloignement de Paris, et par conséquent, au manque de son apport aux épreuves (*Ibid.*, pp. 1170- 71 et 1184-85). Mais, la lecture de trois autres nouvelles nous montre qu'elles se passent dans les pays limitrophes de la Perse de l'époque.

La Danseuse est l'histoire d'un amour impossible entre une jeune fille Omm-Djéhâne, et un officier de l'armée du tsar; *Le Magicien* est

le récit de la douce et forte Arynèh, une femme qui brave les dangers pour retrouver et sauver l'être aimé (*Ibid.*, p. 1170); Les aventures de *Gambèr – Aly*, tant bien à Chiraz qu'à Téhéran, sont comparables à celles du *Gil Blas* d'Alain-René Lesage (*Ibid.*, p. 1205); *La Guerre* nous amène d'un conflit atroce à une histoire hautement comique (*Ibid.*, p. 1206); *Les Amants*, Mohsèn et Djemilèh, mettent l'amour au-dessus de la loi du clan et préfèrent mourir unis plutôt que vivre séparés (*Ibid.*, p. 1170), et *La Vie* démontre non seulement qu' "il y a voyage et voyage" (*Ibid.*, p. 1197), mais aussi qu'il y a la révélation, celle "qu'une autre vie est possible" (*Ibid.*). *Les Nouvelles* ont bien une "valeur ethnographique et littéraire" (*Ibid.*, p. 1206), mais quand même il ne faut pas oublier que la force de l'amour y règne et "que le rôle souverain que joue la femme dans l'amour ou dans le couple" (*Ibid.*, p. 1199) est très manifeste. En outre, l'auteur avait, au départ, projeté pour ses *Nouvelles* une unité géographique iranienne, mais par la suite, il a développé son génie narratif et ses *Nouvelles* sont bien devenues asiatiques.

Marguerite Yourcenar, qui se disait volontiers avoir un "visage asiatique" (Savigneau, p. 56), ne savait probablement pas que son patronyme, "Yourcenar", pseudonyme de "Crayencour", dénotait aussi "une sonorité exotique" (*Ibid.*, p. 128). Sous la direction de son père, un grand lecteur des célèbres auteurs européens et français, Yourcenar faisait de même, et étudiait, de surcroît, la littérature française du XIX^e siècle et même la littérature contemporaine. Le premier fruit de ces études non académiques fut un petit drame en vers, *Le Jardin de Chimère* (1921), qui provoqua alors l'admiration de Rabindranath Tagore (*Ibid.*, p. 103) dont le nom usuel résonnait à juste titre en Europe.

Son premier grand roman, *Alexis, ou le Traité du Vain Combat* (1929), qui rappelle un titre gidien, a été remarqué et apprécié par les grands critiques de l'époque, notamment par Edmond Jaloux, qui la soutiendra toujours, et Paul Morand (*Ibid.*, pp. 129 et 131), qui est aussi un admirateur de Gobineau. Yourcenar, qui a déjà beaucoup

voyagé en Europe, dont Londres, Rome, Vienne, Belgrade, le parcours du Danube, etc. (*Ibid.*, p. 150), découvre, vers 1932, la Grèce (*Ibid.*). Elle a bien, comme le disait Jean-Pierre Bloch à l'égard de Gobineau, "l'instinct du départ" (Gobineau, 1987, t. 3, p. 1197), d'où aussi d'ailleurs le nomadisme revendiqué par elle-même (Savigneau, 1990, p. 150).

Le jeune écrivain français, André Fraigneau, qui était en 1929 employé chez Bernard Grasset, découvre le talent et le style de Yourcenar (*Ibid.*, p. 141) et la recommande à son ami grec André Embiricos, un écrivain et psychanalyste (*Ibid.*, p. 151), qui avait "un air slave qu'il tenait de sa grand-mère russe" (*Ibid.*, p. 161). Au dire même de Yourcenar, ces deux André "comptèrent dans son existence" (*Ibid.*, p. 151), car dès 1932 et jusqu'en 1939, sa vie fut "centrée sur la Grèce" (*Ibid.*). Et elle y menait et sa vie privée et son activité littéraire (*Ibid.*). En 1935, Embiricos lui présente Constantin Dimaras qui traduisait alors en français les poèmes grecs du poète Constantin Cavafy (*Ibid.*, p. 173). Cette rencontre amène Yourcenar à faire la connaissance de Lucy Kyriakos qui est mariée à un cousin de Dimaras (*Ibid.*, p. 176) et pour qui la rencontre avec elle "n'était sans doute qu'une aventure exotique" (*Ibid.*, p. 210), et aussi Hélène, l'épouse de Dimaras (*Ibid.*, pp. 173 et 174).

Selon toute apparence, Yourcenar vit alors dans un "groupe d'intellectuels et d'artistes" (*Ibid.*, p. 174) qui son tous grecs. Aussi dira-t-elle, beaucoup plus tard, que la Grèce lui a révélé quatre vérités essentielles, à savoir : « *Que [ce pays] a été le grand événement (peut-être le seul grand événement) de l'histoire de l'humanité. Que ce miracle est le produit d'une certaine terre et d'un certain ciel; que la passion, l'ardeur sensuelle la plus chaude vitalité sous toutes ses formes, expliquent et nourrissent ce miracle et que l'équilibre et la sagesse grecque dont on nous parle tant ne sont ni le maigre équilibre, ni la pauvre sagesse des professeurs; enfin, ce qui résulte du précédent, au moins en partie, que l'art, l'histoire et la littérature grecs sont souvent mal enseignés* » (*Ibid.*, p. 152).

Embiricos était d'une "grande beauté" (*Ibid.*, p. 160), laquelle avait même été qualifiée "d'une grande beauté du Diable" (*Ibid.*, p. 16), et lui-même pouvait facilement être comparé au personnage d'Antinoüs de Yourcenar dans son roman historique, *Les Mémoires d'Hadrien* (1951). En 1935, Embiricos et Yourcenar font ensemble une longue croisière jusqu'à Istanbul (*Ibid.*, p. 160). C'est au cours de ce voyage qu'elle projette d'écrire quelque chose dans le genre des nouvelles de Gobineau et de le dédier à cet ami grec (*Ibid.*). Entre-temps, un événement important se produit dans la carrière essayiste de Yourcenar et elle devient collaboratrice du périodique, *Le Voyage en Grèce*, revue à laquelle collaboraient aussi Pierre Reverdy, François Mauriac, Roger Caillois et Roger Vitrac (*Ibid.*, p. 152) et où elle publie quelques études qui dénotent sa tendance hellénique (*Ibid.*, pp. 152 et 766).

Un autre événement renforce bien cette tendance relativement hellénique. En effet, une grecque, Mme N. Méla, publie à Athènes, en 1936, une partie des correspondances de Gobineau avec les sœurs athéniennes, Zoé et Arthur Dragoumis (Gobineau, *Œuvres*, t. 2, p. XLVII) et l'intitule *Lettres à deux Athéniennes* (*Ibid.*, p. XLIX). Les gobinistes affirment qu'après la publication partielle de Méla en 1936, d'autres, notamment A. B. Duff, en 1954 et Jean Mistler, également en 1954, en publièrent des extraits (*Ibid.*, p. XLVIII), mais il ne semble qu'aucun d'entre eux ait évoqué la tentative de Yourcenar dans ce sens.

En effet, celle-ci publie, dans *Le Voyage en Grèce* (printemps 1937, pp. 15 et 18), les "*Nouvelles lettres de Gobineau à deux Athéniennes*", et puis cinquante-deux ans après, elle les republie sous le titre de "*Lettres de Gobineau à deux Athéniennes*", in *En pèlerin et en étranger*. chez Gallimard en 1989, reprises aussi en 1991, in *Essais et mémoires*, cette fois-ci chez la Pléiade (Savigneau, 1990, p. 767). Avec cette publication et republication, où on constate une obstination justifiée envers Gobineau philhellène, Yourcenar démontre non seulement qu'elle est au courant des actualités littéraires

d'Athènes, mais aussi qu'elle a une présence constante dans cette capitale où elle continue à s'inspirer des lieux géographiques visités et des textes orientaux et extrême-orientaux, traduits en français, pour écrire ses nouvelles dont la première est rédigée en 1932.

Abordons maintenant les dix nouvelles de l'édition 1990 des *Nouvelles orientales* dont il existe bien une traduction persane faite par Leila Arjmand en 1371/1992. Elle est, avec cette traduction, l'introductrice de Yourcenar chez nous, en plus elle a eu l'heureuse idée d'ajouter une courte bibliographie et une courte préface de l'auteur à sa traduction. Notre étude, qui suit l'ordre de la présentation de ces dix nouvelles, est fondée en grande partie sur cette traduction persane.

Mais avant de les aborder précisons que l'une d'entre elles, qualifiée dès le début de conte, a une histoire déplacée par rapport aux autres. En effet, c'est en 1928 que Yourcenar publie, toujours dans l'atmosphère indienne de Tagore, "le premier essai de ses lectures orientales" (*Ibid.*, pp. 115 et 694), intitulé *Kâli décapitée*, in *La Revue Européenne*, n° 4, avril 1928, pp. 392-396). Une telle initiative avait déjà retenu l'attention de Goethe en 1792 (*Dictionnaire des œuvres*, t. 2, p. 1632) et le thème éternel de «repentance» chez Marie-Madeleine, rapporté dans les Evangiles (*Ibid.*), y avait servi de base (*Ibid.*). C'est ce même thème qui a servi de cadre à l'histoire de *Kâli décapitée* (Yourcenar – Ardjmand, pp. 125-131).

Comment Wang-Fâ fut sauvé, publié d'abord en 1936 (in *Revue de Paris*, 15 février, t. 1, pp. 848-59), est l'histoire d'un peintre chinois et son fidèle disciple, lequel parvient finalement à le sauver de la colère de l'Empereur (*Ibid.*, pp. 15-31). D'ailleurs, vers 1930, Yourcenar avait reçu, de la part d'un ami, une gravure chinoise moderne, et s'était initiée aux légendes chinoises dont elle parlait avec verve (Savigneau, 1990, pp. 307 et 308). Abul- Hassan Nadjafi a traduit en persan cette histoire de Yourcenar, dans *Vingt et une nouvelles des écrivains français contemporains* (Choix et traductions ; Niloufar, 1384/2005, pp. 333-347).

Le sourire de Marko, qu'elle publie d'abord dans *Les Nouvelles*

Littéraire (28 novembre 1936, pp. 1-2) et puis dans *Le Nouveau Candide* (18-25 janvier 1962, p. 14), nous transporte aux temps modernes, avec pour but d'évoquer la région de Monténégro, ou mieux la péninsule balkanique comprenant la Yougoslavie, l'Albanie, la Bulgarie, la Grèce et la Turquie d'Europe, d'où aussi l'évocation épisodique de l'Orient à côté des vestiges helléniques. Mais, en même temps, le héros serbe, Marco, qui est légendaire, sert de base à une conversation entre un archéologue grec, très alerte sur les vestiges helléniques, un pacha égyptien, et un ingénieur français, qui est aussi un bon narrateur (Yourcenar- Ardjmand, pp. 33- 45).

Dans *Le lait de la mort*, qui a été d'abord publié dans *Les Nouvelles Littéraires* (20 mars 1937, pp. 1-2), puis dans *Le Nouveau Candide* (25 juillet-1^{er} août 1962, p. 14), Yourcenar nous emmène encore dans les Balkans et plus précisément dans une avenue de Raguse, en Bosnie-Herzégovine, afin de nous parler de l'histoire de l'occupation turque dans la région et les légendes qui y circulent. Un ingénieur, qui paraît être français et un Anglais, dont on ignore la véritable profession, trouvent l'occasion de nous raconter ces légendes à une époque où les surréalistes, les stars et les poètes sont en vogue (*Ibid.*, pp. 47-61).

Le prince Genghi, publié d'abord dans *La Revue de France* (t. 4, 15 août 1937, pp. 845-54), et puis sous un autre titre, *Le dernier amour du prince Genghi*, dans *Le Nouveau Candide* (15-27 mars 1962, p. 15), est une histoire empruntée à la romancière japonaise Murasaki Shikibu, auteur de *Genji monogatari* dont la date de la rédaction finale remonte à l'an 1004. Il ne fait donc pas croire que c'est l'histoire de Gengis Khân, qui a vécu jusqu'au premier quart du XIII^e siècle. Il s'agit d'un prince légendaire, âgé et presque aveugle, que les femmes souhaitent encore avoir comme époux (*Ibid.*, pp. 63-76).

Dans *L'Homme qui a aimé les Néréides*, publié d'abord dans *La Revue de France* (tome 3, mai – juin 1937, pp. 95-103), Yourcenar veut démontrer la force toujours vivante de la superstition n Grèce moderne. Le narrateur, qui est propriétaire d'une usine dans l'île, raconte l'histoire assez récente d'un homme qui passe maintenant

pour être un fou d'amour. A la recherche d'un vétérinaire, l'homme quitte son village et lorsqu'il y revient finalement, on le trouve fou; celui-ci ne parle alors que de nymphes ayant des cheveux d'or. Au fait, il y avait quelque temps, trois jeunes femmes américaines, dont l'une portait des nattes rousses, vivaient sur l'île. Y a-t-il un rapport entre la vision de l'homme et la présence de ces voyageuses? Yourcenar essaie difficilement de passer son message (*Ibid.*, pp. 77-86).

Le beau nom français d'une petite église dans un village grec amène Yourcenar à réfléchir sur les vestiges français en Grèce, et à y trouver les traces de leur présence. Celle-ci pourrait également être en rapport avec l'ordre des trappistes de la Trappe et leur abbaye de Notre-Dame de la Trappe, près de Paris. Yourcenar, qui a publié sa nouvelle intitulée, *Notre-Dame-des-Hirondelles* dans *La Revue Hebdomadaire* (2 janvier 1937, pp. 40-49), a voulu à sa manière rendre hommage à cette présence. Le processus ressemble à celui de Gobineau et de ses nouvelles se rapportant à la Grèce dont nous avons déjà parlé (*Ibid.*, pp. 87-98).

Yourcenar nous conduit à la célèbre rivière de Céphise en Grèce, chez un prêtre endurci qui vit dans une petite cabane. Il s'agit bien du combat impitoyable de cet homme d'église contre les nymphes enfermées dans son église et la demande réitérée d'une dame passagère, pour qu'il les laisse s'échapper de cette prison. Les nymphes devenues de toutes petites hirondelles, s'envolent de l'église, d'où aussi le titre significatif de l'église Notre- Dame- des- Hirondelles, et le zèle impitoyable de cet homme d'église qui cède ainsi au plaidoyer d'une dame (*Ibid.*).

La fin de Marco Krelievitch, publiée d'abord dans la *Nouvelle Revue Française* (n° 302, mars 1976, pp. 46-50) et puis dans la quatrième édition des *Nouvelles orientales*, se rapporte à une légende des Serbes antiturs. L'histoire se passe dans un lieu situé à Kosovo. L'atmosphère y est encore chaude entre les Serbes chrétiens et les non chrétiens. Marko, l'homme qui fait nourrir son village, refuse d'en faire autant pour un vieil homme. Aussi son acharnement contre lui,

l'entraîne-t-il vers une mort poignante, devant le vieux qui, au dernier moment, n'hésite pas à lui apporter un peu de réconfort. La haine serbe devant la bienveillance d'un homme dont on ignore l'identité est intelligemment abordée par l'auteur qui, cette fois-ci, passe facilement son message à ses lecteurs (*Ibid.*, pp. 99-105). Ce Marko fait disparaître le sourire de l'autre dont nous avons parlé ci-dessus.

C'est en 1937, que Yourcenar, en route sur un paquebot à destination des Etats-Unis, "met au point" *Le Chef Rouge*, un dernier texte pour les *Nouvelles orientales* – intitulé ensuite *La Veuve Aphrodisia* (Savigneau, 1990, pp. 190-191). Le forgeron Kostis, un villageois d'un lieu reculé de la Grèce, est plutôt connu pour ses caractères sanguinaires. Il a tué le mari d'Aphrodisia, qu'il aime maintenant. La haine et l'amour s'affrontent, d'autant plus que les vestiges d'un caravansérail servent de décor au récit, rappelant que l'histoire s'y déroule à une époque non loin de la domination turque. Au fait, l'intrigue des histoires grecques de Yourcenar a pour arrière-plan la domination turque en Grèce (Yourcenar – Ardjmand, pp. 107-118).

La dernière nouvelle s'intitule *Les Tulipes de Cornélius Berg*, mais elle est en cette occurrence devenue *La Tristesse de Cornélius Berg* et l'auteur l'a ajoutée à l'édition de 1987 des *Nouvelles orientales*. Elle n'a pas de rapport avec ce recueil et est, en réalité, l'ébauche d'un roman abandonné. C'est l'histoire d'un vieux peintre contemporain de Rembrandt, d'un têtard d'Amsterdam qui a vécu à Rome. Comme son ami disait "Dieu est un grand peintre", lui aussi, il arrive finalement à avouer que "Dieu est le peintre du monde", comme s'il avait voulu dire que le Tout-Puissant est capable de tout (*Ibid.*, pp. 119-124).

Les recueils de Gobineau, *Souvenirs de voyage*, et *Nouvelles asiatiques*, sont les résultats de ses expériences vécues en Grèce et en Perse. Avec le premier, nous traverserons l'espace géographique d'un pays qui a toujours été un grand événement de l'histoire de l'humanité et a subi aussi une longue domination étrangère. Et avec le second, nous aurons des renseignements intéressants sur ce pays

dont la continuité — préislamique et islamique — avait également été noté par Gobineau. De par sa carrière, il était aussi le témoin des événements de ces deux pays, et, par conséquent, il avait une foule de choses à raconter et la meilleure forme pour les réaliser était bel et bien la nouvelle.

Si nous mettons cette carrière et ce bilan de Gobineau en parallèle avec ceux de Yourcenar nous n'y constaterons aucun point commun, sauf un : l'Orient. C'est l'Orient qui les rapproche et les amène à exprimer leurs impressions, leurs observations et leurs expériences à travers les nouvelles, qui ont été diversement écrites et appréciées. Yourcenar, qui s'inspire de Gobineau, n'avait au départ aucune idée de ses nouvelles, récits et contes, publiés dans les différents périodiques, mais *les Nouvelles asiatiques* lui donnent l'idée d'en faire un recueil, *les Nouvelles orientales*, et de les publier, sur la proposition de Paul Morand, un admirateur de Gobineau, dans la collection "La Renaissance de la nouvelle" de Gallimard (Savigneau, 1990, p. 181).

Pour enrichir cette discussion, rappelons que Gobineau avait eu, dans la plupart des cas, des conversations avec les héros de ses nouvelles. Il était un bon causeur, un bon narrateur, et sa verve s'étendait très facilement des lettres privées adressées à des proches et à des amis, aux écrits d'un genre exotique propre à lui et à son imagination. Mais Yourcenar, qui avait choisi une autre voie, aimait plutôt écouter les légendes qui circulaient autour de la Grèce et en Grèce même, et lire celles qui se rapportaient à l'Inde et à l'Extrême-Orient. L'arrière-plan de quelques-unes de ses nouvelles est la Grèce et les Balkans; par conséquent, les légendes et les superstitions de cette période y constituent les trames de ces nouvelles. Ce qui est évident, ce sont son procédé qui y est la transfiguration ainsi que son style qui est la meilleure part de son art (*Ibid.*).

Conclusion

Les Nouvelles de Gobineau puisaient dans ses expériences vécues

en Perse, d'où leur originalité reconnue et pour l'époque et pour les thèmes. Cette originalité y combinait avec la thématique et le genre peu en vogue que fut la nouvelle exotique. Mais chez Yourcenar, grande voyageuse et philhellène, les *Nouvelles* prennent progressivement forme et importance dans sa carrière littéraire et elles deviennent, grâce à la lecture de Gobineau et aux recherches portant sur ses lettres, de véritables nouvelles, mais avec cette différence que la narratrice, qui traite des thèmes facilement repérables dans les œuvres d'autres écrivains, les développe dans son propre style. Les deux nouvellistes nous font donc rêver : l'un par son originalité et l'autre par son style.

Bibliographie

- Dictionnaire des œuvres*, 1383/2004, Téhéran, Surûsh, t. 2 (publié en persan sous la direction de Reza Seyyed Hosseini).
- GOBINEAU, Arthur de, 1983, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, t. 2.
- _____, *Œuvres*, 1987, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, t. 3.
- RICHARD, Jean, *Le Royaume latin de Jérusalem*. Paris, PUF, 1953.
- SAVIGNEAU, Josyane, 1990, *Marguerite Yourcenar : l'invention d'une vie*, Paris, Gallimard.
- YOURCENAR, Marguerite, 1371/1992, *Les Nouvelles orientales*; traduites en persan par Leila Ardjmand, Téhéran, Ed. Rochangarân.
- _____, *Comment Wang – Fô fut sauvé*, 1384/2005, traduit en persan par Abol-Hassan Nadjafi, in *Vingt et une nouvelles des écrivains français contemporains*, Choix et traductions, Téhéran, éd. Niloufar.